

## JE SUIS SERGE BOUCHARD

*Par Serge Bouchard*

Oui, je suis Serge Bouchard, l'anthropologue. L'expression me colle à la peau, comme un surnom, comme si on disait Bouchard, le magicien, Bouchard, le chirurgien. Avec le temps qui passe, et il passe, je réalise que mon métier a un côté qui lui est propre. Il fascine, il interroge, il intéresse. Il désarçonne parfois. L'anthropologie est une science humaine comme une autre, j'imagine. Mais Dieu sait pourquoi, elle a conservé son caractère un peu mystérieux, elle a gardé ses univers flous où certaines réalités qui échappent à la science ne sont pas évacuées pour autant. L'anthropologie fréquente beaucoup la magie.

Voilà une science humaine qui se prête bien à la fiction, à l'imaginaire et aux rêves. Elle n'exclut pas l'esprit des gens et le sacré des choses. Au contraire, ce sont ses sujets, elle s'en nourrit. C'est le temps et c'est l'espace, et c'est l'humanité en tout cela. Le succès d'un personnage comme Indiana Jones montre bien comment l'archéologie fascine le grand public. L'anthropologie est l'archéologie de tout. Nous, les êtres humains, sommes des fabriques à souvenirs, des fabricants d'artéfacts, nous ne sommes que des traces et nous semons à gauche et à droite les miettes de nos créations. Il y a les anciennes, il y a les modernes, les à venir, et tout se boucle à la fin en une sorte d'éternel retour. Rien ne se perd. Alors, il suffit de fouiller, de se mettre à déterrer les vieux souvenirs, les anciens savoirs, pour s'apercevoir qu'un souvenir n'est jamais ancien quand il revient à la surface. Il revient, c'est tout, comme s'il avait toujours été là, vrai et profond, très actuel.

Je suis venu tout jeune à ma passion, devenue un métier et puis une manière d'être. J'avais 14 ans quand j'ai lu mon premier ouvrage d'anthropologie. C'était un livre de vulgarisation en paléontologie, les Premiers Âges de l'Homme, de Ashley Montagu. Je n'en suis jamais revenu. Voyez cet adolescent, un après-midi de novembre, dans la sombre bibliothèque de son collège au centre-ville de Montréal, en 1961, en train de lire un livre qui parle des Néanderthaliens et des Cro-Magnons.

Le temps était maussade ce jour-là, il neigeait une neige grise, lente et mouillée. Mais moi, j'étais à l'autre bout des temps, j'étais déjà parti bien loin sous le soleil de l'Afrique, dans le froid des ères glaciaires, dans la lumière vacillante des grottes, dans la forêt primitive de l'Amérique. Puis je me suis souvenu de ces longues rêveries d'enfance, sous un orme plusieurs fois centenaire, sur le bord de l'eau, à Pointe-aux-Trembles. J'imaginai le fleuve, mille ans, dix mille ans, avant moi, avant nous, avant les cargos, les raffineries de pétrole, les villages et les villes. J'imaginai l'Amérique des Indiens anciens. Oui, la vie est ainsi faite : nous avons parfois la chance inouïe de devenir ce que nous sommes. J'étais anthropologue avant de l'être, mais il fallait le devenir.

Le chemin fut long qui me conduisit à l'étiquette d'anthropologue patenté. La première partie fut livresque et studieuse. Je délaissai très tôt la lecture des romans pour me consacrer aux essais spécialisés sur les Indiens d'Amérique du Nord. Dès l'âge de 21

ans, je possédais, sans trop le réaliser à l'époque, un savoir encyclopédique sur les Indiens et les Algonquiens, notamment. J'avais à peu près tout lu ce que je pouvais lire, dans la patience et la passion. Je le faisais par jeu, c'était une habitude, le tic du passionné. Je quêtai des livres anciens, des articles rares, des relations, des allusions. Tout m'intéressait, les moindres détails, les archives les plus fastidieuses, les informations difficiles, les textes uniques qui me permettaient de remonter toujours plus loin dans la chaîne du temps.

J'examinais des cartes géographiques, dans les années soixante. Le Canada était encore immense, le Québec tout autant. J'imaginais ces grands espaces en couleur verte sur les cartes, des pans entiers sans apparente occupation humaine, là où l'on pouvait imaginer la tranquillité plusieurs fois millénaire des grandes régions sauvages. Je lisais des noms de lieux uniques et perdus, Nichicun, Musquarro, Atikonak, Grande-Baleine, Nouveau-Comptoir, Fin du Monde. Là, peut-être, retrouverais-je in extremis l'air des temps perdus. Je voulais remonter le temps, en effet.

À 22 ans, je débarquai chez les Montagnais-Innus du Labrador, faussement nommés Montagnais de la Côte-Nord. Moi, le jeune urbain, le studieux, l'imaginatif, qui aurait pu partir sur les terrains anthropologiques de l'Australie, de l'Océanie ou de l'Afrique, me voilà juste en dessous du Grand-Nord, au Labrador, en terre isolée, oubliée, la terre que Dieu donna à Caïn, parmi un peuple oublié aussi, ces Indiens dont je connaissais tout, dont je ne connaissais rien, ce qui est la même chose. C'était le terrain initiatique de tous les anthropologues qui se respectent, c'était l'épreuve de la réalité.

Je mis des années à essayer de comprendre, des années à apprendre. La langue innue d'abord, puis la mémoire, les visions du monde, les manières, le passé, le présent, la terre et l'innommable solitude de la réserve indienne moderne. J'appris à sentir tout le poids de l'espace, l'insidieux pouvoir des armées monotones d'épinettes noires, la sacralité poétique de la taïga. Je connus des chamans, des vieilles sages et rieuses, des vieux aux jambes arquées qui marmonnaient le nez dans un missel, incapables de lire, mais priant quand même en répétant des incantations qui s'adressaient au Manitou et à Dieu, indifféremment, des gens étonnants qui parlaient des forces de la vie, des pierres qui marchent, des effets de la lune et du pouvoir des mouches tout en buvant un Pepsi.

Je devenais anthropologue, métamorphose bien ordinaire à la portée de n'importe qui d'assez naïf pour s'ouvrir grands les yeux et les oreilles. Je changeai à jamais, ayant compris que derrière les choses se cachent des choses, que sous les apparences, il y a des profondeurs, sous les signes foisonnent les sens. Nous, les humains, sommes des messages, des langages, et nous décoder les uns les autres prend du temps, beaucoup de temps, le temps d'une vie entre deux êtres, et de plusieurs vies entre tous les mondes que nous abordons.

J'apprenais que le réel est une énigme. Nous sommes condamnés au décryptage de la réalité culturelle. Il n'y a pas de traduction droite, de correspondance simple. Il n'y a pas de raison, il n'y a que des combinaisons. Socrate n'était pas le nombril du monde.

En 1975, je pris la route. Moi, le jeune anthropologue qui, parmi d'autres, avait en quelque sorte conquis l'étiquette de spécialistes des cultures amérindiennes, je me détournai de ces affaires pour me consacrer à l'étude de la culture des camionneurs de longues distances dans le Nord. Et je fus coiffé du titre original de celui qui a fait sa thèse de doctorat en anthropologie sur les « Truckeurs ». Je poursuivais mes recherches sur le nomadisme dans le temps et dans l'espace, sur la magie de la mobilité, sur l'efficacité de nos chimères. Même taïga, les interminables espaces, l'hiver, la Radissonie, Caniapiskau, des Innus aux Eeyous, que je voyais dans les campements d'hiver mais à partir de la cabine d'un camion. Je savais que j'explorais les mêmes choses et que finalement, je tournais autour du même sujet. Entre un tambour sacré et le son d'un moteur diesel, il y a un lien, surtout quand tout ronronne et tambourine sous les étoiles d'Ursa Major.

Le reste est une affaire de temps, de mûrissement et de vieillissement. Lentement ma jeunesse s'en est allée dans les petites cases des images passées. Je ne suis jamais devenu professeur, fonctionnaire ou quelque chose du genre. Un instinct m'a poussé à l'aventure, au risque, à l'exploration de mes possibilités en face des nombreux mondes qui nous habitent. Je fus aventureux, me laissant dériver dans le futur, confiant qu'une question allait en soulever une autre, et que j'allais pouvoir gagner ma vie en ne pensant jamais à la gagner.

Hors de l'Académie, je devins chercheur-mercenaire, conseiller-consultant, n'importe quoi pour être anthropologue de métier. Mais c'était un métier qui n'existait pas. Il fallait bien me mettre en frais de le faire exister. Cela m'a conduit partout dans le Nord canadien et québécois, du Yukon au Labrador, dans des communautés isolées, des petites villes nordiques, des réserves indiennes pathétiques, en face de personnes extraordinaires ou de méchants minables, en face surtout de la complexité, de la duplicité, de l'équivoque et du paradoxe.

Métier peut-être aléatoire sur le plan financier mais je suis passé au travers, comme on dit. J'ai bien gagné ma vie, dans le vrai sens du terme. Et puis, il y a plus. Je faisais le plein de cette humanité qui nous échappe trop souvent, parce que nous sommes pressés, que nous butinons en professionnels ou en touristes, d'une place à une autre. Moi, on me payait pour m'attarder, pour fouiller, déterrer, comprendre, pour voir ce qui ne se voit pas à première vue.

J'avais le regard, j'accumulais les expériences mais avais-je l'expression? Ce que tu vois, ce que tu découvres, tu devras bien un jour ou l'autre le révéler.

Je puis dire aujourd'hui que j'ai atteint ma maturité professionnelle vers l'âge de 40 ans. Je sais c'est bien long et bien tard. Mais il faut donner du temps au temps. Oui, le savoir s'accumulait, les expériences aussi. Pour mieux faire, je développai une grande passion pour la communication. J'appris à écrire et je devins écrivain. J'appris à mieux conter et je devins conférencier.

Je devins ce que j'étais, encore une fois, un conteur, un enquêteur, un humain sur la route, en appétit des autres, fasciné d'histoire et de mondes culturels divers. J'apprends toujours, j'apprends encore, la passion me dévore toujours, je ne suis pas sorti de ce grand voyage. Car je n'ai pas trouvé ce que je cherche.

Depuis, quand on me demande ce que je fais pour gagner ma vie, je ne sais quoi répondre en deux mots. Vous comprenez? Serge Bouchard, l'anthropologue, l'écrivain, le conférencier? Tout cela, peut-être plus encore? À quoi ressemblent mes journées, à quoi me suis-je occupé durant toutes ces années? Oui, je suis anthropologue, par mes diplômes et mon premier métier. J'ai traversé le champ amérindien, j'ai enquêté dans le monde des routiers, j'ai traversé d'autres univers ethnographiques par le biais de mes recherches sur les policiers, sur les cadres intermédiaires de grandes entreprises et sur d'autres métiers humains.

Pendant quelques années, j'ai beaucoup travaillé en Europe au titre d'anthropologue en entreprise. Bref, même si jamais employé par aucune organisation, je n'ai jamais manqué d'ouvrage. Où que je me sois retrouvé, j'ai toujours continué à être l'anthropologue appliqué, celui qui applique la démarche anthropologique aux questions proposées.

Bouchard l'écrivain publie ses réflexions sous forme de propos. Lisez le Moineau Domestique, l'Homme descend de l'Ourse, la série des Lieux Communs (avec Bernard Arcand), tous des ouvrages édités par la maison Boréal. De plus, j'écris une chronique régulière dans le journal Le Devoir. Je m'écarte en philosophie, en histoire, parfois même en poésie. J'écris chaque jour, comme le pianiste qui fait ses gammes.

Le conférencier, quant à lui, est extrêmement occupé. Ce sont mes conférences qui m'obligent (me permettent) de continuer de voyager. Elles me conduisent sur la route partout en Ontario, au Québec et dans les Maritimes. Je roule 60 000 kilomètres par année, par tous les temps, dans toutes les conditions, pour rencontrer des forestiers, des pêcheurs, des fonctionnaires, des publics amérindiens, des policiers, etc. afin de leur raconter l'Amérique autrement, une Amérique de toutes les histoires et de toutes les cultures. Ce sont des expériences fascinantes, que ces rencontres.

Je suis aussi connu, surtout reconnu, par ma voix à la radio de Radio-Canada où je fais des chroniques ou des émissions depuis maintenant plusieurs années. De la communication encore, une autre corde à l'arc compliqué qui me sert d'outil dans ma vie.

C'est moi, Serge Bouchard l'anthropologue, ce petit garçon parti dans sa tête depuis cet après-midi sombre dans la bibliothèque de son collègue. Communicateur, écrivain, philosophe, historien, peu importe, je me contenterais bien du titre d'humaniste ou de celui d'humain, dans la meilleure acceptation du terme. Je ne sais toujours pas qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons. La réponse doit se trouver un peu plus loin, en avant, en arrière, un peu plus haut, plus bas ou ailleurs, dans le lointain des lointains? Peu importe.

Un mystère peut en cacher un autre. Mûrir nous rend plus humble. Nous connaissons plus l'aluminium et le béton que les humains. Nous n'avons qu'effleuré la richesse de la vie. Restera toujours et pour longtemps à chercher à comprendre ce qui nous arrive.

Il y a du pain sur la planche et de quoi satisfaire nos appétits.

Copyright 2003 Reeves communication inc.